

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Synthèse commentée d'un livre phare sur l'origine de la moralité

d'Udekem d'Acoz Gevers, Marie

Published in:

Revue des Questions Scientifiques

Publication date:

2019

Document Version

Version créée dans le cadre du processus de publication ; mise en page de l'éditeur ; généralement non rendue publique

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):

d'Udekem d'Acoz Gevers, M 2019, 'Synthèse commentée d'un livre phare sur l'origine de la moralité', *Revue des Questions Scientifiques*.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Synthèse commentée d'un livre phare sur l'origine de la moralité

Marie d'Udekem-Gevers
Université de Namur
marie.gevers@unamur.be
25 septembre 2019

Des données récentes, basées sur l'observation et l'expérimentation, viennent modifier la façon dont les scientifiques considèrent l'origine de la moralité et des concepts de bien et de mal. En l'occurrence, le livre de Michael Tomasello, intitulé : « *A Natural History of Human Morality* »¹, est particulièrement digne d'intérêt, à la fois pour les spécialistes et pour toute personne désireuse de mieux comprendre l'humanité.

Je me propose donc d'en offrir ici une synthèse détaillée en français², assortie de commentaires³.

Michael Tomasello est un psychologue cognitif et développemental américain. Il est « considéré comme le 'spécialiste' mondial de l'étude comparative des capacités cognitives »⁴ des grands singes (qu'il a testé et étudié au *Wolfgang Köhler Primate Research Center* de Leipzig) et des enfants humains. Il fut le Co-Directeur de l'Institut Max Planck d'anthropologie évolutionnaire à Leipzig⁵ de 1998-2018. Il est depuis 2016 professeur de psychologie et de neuroscience à la *Duke University* (USA)⁶. Il est titulaire d'une grosse quinzaine de prix et récompenses et auteur de plus de sept cents publications.

Son ouvrage sur l'origine de la moralité est très bien structuré (en six chapitres⁷ généralement subdivisés en plusieurs parties, elles-mêmes scindées en différents thèmes) et est agrémenté d'excellents schémas et de synthèses : il présente de grandes qualités pédagogiques. Cependant, il n'est pas d'un abord facile pour le non spécialiste et il est très dense.

Dans sa préface, l'auteur explique que cet ouvrage est le pendant exact de celui qu'il a publié en 2014 sous le titre : *A Natural History of Human Thinking*.

Avant de passer au premier chapitre, je me propose de fournir ici, d'entrée de jeu, le précieux tableau synthétique, fourni vers la fin de son livre par Tomasello : je pense, en effet, qu'il pourra aider le lecteur dès le début de cette synthèse comme il a pu m'aider dès que je l'ai eu découvert.

¹ 2016, Harvard University Press, 194 p. ISBN : 978-0-674-08864-1.

² A ma connaissance, il n'existe pas de version française de cet ouvrage.

³ J'ai déjà eu l'opportunité de présenter ce livre, au cours de deux exposés, au début de l'année 2018, dans le cadre des 'Causeries de l'espace' organisées par l'Espace Philosophique de Namur (ESPHIN). Je voudrais remercier Eric Charmetant, maître de conférences en philosophie au Centre Sèvres (Paris) et Yves Pouillet, juriste, recteur honoraire de l'Unamur, pour les précieuses suggestions qu'ils m'ont faites à l'occasion de ces présentations. Ma reconnaissance va aussi à Marie Claire van Dyck, paléontologue des vertébrés, professeur émérite à l'UCL, qui a relu une version préliminaire du présent texte et fait de pertinentes remarques.

⁴ Plateau 2006 (2009 en ligne)

⁵ Fondé en 1997 pour répondre à la question : 'Qu'est-ce qui rend l'homme unique ?', ce centre occupe actuellement plus de 400 chercheurs.

⁶ Voir <https://dukespace.lib.duke.edu/dspace/handle/10161/16094> .

⁷ Les titres des chapitres sont repris, dans la présente synthèse, en caractères soulignés.

	COOPÉRATION Dans un contexte de compétition	MORALITE À LA SECONDE PERSONNE Contrainte de recherche collaborative de nourriture ↔ choix d'1 partenaire Vers – 400.000. a.	MORALITE 'OBJECTIVE' Vie dans une culture Vers – 100.000. a.
PROSOCIALITÉ	Sympathie	Souci du bien-être du partenaire	Loyauté envers le groupe
COGNITION	Intentionnalité individualiste	Intentionnalité partagée (/conjointe) • Equivalence des Partenaires • Idéaux spécifiques aux rôles	Intentionnalité collective • Indépendance des Agents • Objectivité du bien & du mal
INTERACTION SOCIALE	Dominance	Agentivité à la seconde personne • Respect mutuel & mérite • Protestation (légitime) à la 2 ^{de} personne	Agentivité culturelle • Justice & mérite • Imposition de normes par des tiers
AUTO-RÉGULATION	Auto-régulation comportementale	Engagement conjoint • Identité coopérative • Responsabilité à la 2 ^{de} personne	Auto-gouvernance morale • Identité morale • Obligation & culpabilité
RATIONALITE	R. Individualiste	R. Coopérative	R. Culturelle

Tableau 1 : « Synthèse de l'hypothèse d'interdépendance pour [expliquer] l'évolution de la moralité humaine » (cf. fig 5.1, p. 148)

Le **premier chapitre** s'intitule : « l'hypothèse de l'interdépendance »⁸ et constitue une introduction au livre.

L'auteur y précise d'abord ses hypothèses (pp. 2-3). La première en est que les grands singes sont interdépendants et coopèrent par sympathie, c'est-à-dire « pure coopération [basique et spontanée], basée sur le souci du bien-être (*well-being*) des autres » (p. 1), motivée par ce qui est bon et dépourvue du sens de l'obligation. La source évolutive de la sympathie, explique l'auteur, sont les soins parentaux à leur progéniture. Elle se retrouve chez tous les mammifères (cf. régulation de l'ocytocine) mais s'étend à des amis chez certains mammifères.

⁸ Il faut noter que le vocable 'interdépendance' est synonyme, pour Tomasello, de 'coopération' ou de 'collaboration'.

La deuxième hypothèse est que l'*Homo sapiens*⁹ est le seul primate à être « moral ». La moralité des humains est une forme de coopération, qui se décline en terme non seulement de *sympathie* mais aussi d'*équité*. Cette dernière est définie par Tomasello comme « une sorte de 'coopérativisation' de la compétition dans laquelle les individus recherchent des solutions équilibrées aux problèmes nombreux et conflictuels de multiples participants » (p. 2) ; elle est motivée par ce qui est juste et elle se traduit par des actes posés *après un jugement* (impliquant des valeurs) et pourvus de *sens de l'obligation*.

Et la troisième hypothèse est que : « la moralité humaine comprend un ensemble clé de mécanismes proches et propres à l'espèce¹⁰ – processus psychologiques de cognition (intentionnalité), d'interaction sociale et d'autorégulation – qui rend les individus humains capables de survivre et de prospérer dans leurs dispositions sociales spécialement coopératives » (pp. 2-3).

Tomasello est alors en mesure d'expliquer le cheminement qu'il a choisi dans ce livre : *sur base expérimentale*, commencer par mettre en évidence ce qui distingue la coopération au sein des humains de celle existant au sein des groupes de primates qui leur sont proches ; ensuite « construire un scénario évolutif plausible pour expliquer comment un tel degré de coopération uniquement humain a débouché sur la moralité humaine » (p. 3). Ce scénario évolutif est celui d'un *accroissement de l'interdépendance en deux étapes*.

La première étape (qui date, selon l'auteur, de - 400.000 ans environ et concerne ceux que Tomasello désigne par le vocable 'premiers hommes'¹¹) est celle d'un accroissement de la collaboration imposé par des *challenges écologiques*.

La seconde qui commence avec l'émergence de l'*Homo sapiens*¹² aboutit à la culture : elle résulte d'un *accroissement de la population et de la complexité de la division du travail*.

Le résultat actuel de cette évolution est qu'il existe au moins trois sortes de moralités humaines : la première est la tendance à la coopération basée sur la sympathie et existant chez tous les grands singes et qui s'adresse à *la famille et aux amis* ;

la deuxième est une collaboration commune où apparaissent des responsabilités spécifiques, *envers des individus spécifiques* et dans des circonstances spécifiques. Elle est qualifiée ici de moralité « à la seconde personne »¹³ ;

et la troisième est désignée ici par les termes de « moralité culturelle et objective », *dictée par un groupe*¹⁴.

Les trois chapitres suivants prennent en compte successivement ces trois types de moralité¹⁵.

C'est ainsi que le **deuxième chapitre** a pour titre : « Evolution de la coopération ». Il commence par souligner, en guise d'introduction, que la socialité animale, quand elle existe, comporte deux dimensions antagonistes et entre lesquelles un équilibre satisfaisant doit être trouvé : celle de la compétition et celle de la coopération.

⁹ *Homo sapiens* est une espèce. Selon ma compréhension du livre, l'auteur fait ici un lapsus : il aurait dû écrire : le 'genre *Homo*'. En effet il va affirmer plus loin qu'une autre espèce, *Homo Heidelbergensis*, est déjà pourvue d'un début de sens moral.

¹⁰ Même remarque que la précédente.

¹¹ « *Early humans* ».

¹² Tomasello désignera plus loin l'espèce *Homo sapiens* par « hommes modernes ».

¹³ « *Second-personal morality* ».

¹⁴ « *Group-minded* ».

¹⁵ Voir à ce sujet successivement les colonnes 2, 3 et 4 du tableau 1.

Puis, il entre dans le vif du sujet en analysant, dans une première partie, les « fondements de la coopération » dans un cadre darwinien. Il annonce : « Conformément à la théorie de la sélection à plusieurs niveaux, il est très utile d'expliquer trois grandes catégories [de comportements coopératifs] définies sur la base du niveau auquel elles opèrent : la sélection familiale qui opère au niveau des gènes ; la sélection de groupe opérant au niveau du groupe social ; le mutualisme et la réciprocité qui interviennent au niveau de l'organisme individuel » (p. 11).

Tomasello poursuit en analysant les mécanismes (psychologiques) – les processus cognitifs, socio-motivationnels et d'autorégulation - intervenant dans chacune de ces catégories. Ainsi il affirme que « la sélection de la famille s'accomplit la plupart du temps via la proximité spatiale » et elle peut donc s'étendre aux amis (p. 11).

La sélection de groupe fait aussi intervenir généralement la proximité spatiale. Un cas particulier pour l'homme en est la sélection de groupe culturel.

La réciprocité, qui est fondamentale dans le cadre d'une histoire naturelle, est plus difficile à expliquer. Tomasello en propose une explication conforme à son hypothèse d'interdépendance. Il suggère en effet que « ce qui est le plus fondamental à ce niveau sont les dépendances (symbioses) entre individus, qui peuvent produire des modèles de coopération mutualistes ou réciproques par l'un des nombreux mécanismes proches (c.-à-d. la réciprocité émotionnelle¹⁶ chez les mammifères). Ces dépendances motivent aussi les individus à prendre soin de ceux dont ils dépendent (altruisme) et à essayer de rendre leurs partenaires aussi coopératifs que possible (choix et contrôle des partenaires) » (p. 20).

Dans la deuxième partie du chapitre, l'auteur se focalise sur « la coopération chez les grands singes » (pp. 20-34). D'un point de vue cognitif, les chimpanzés et les bonobos sont faits pour la compétition, affirme-t-il (p. 21). Chez ces grands singes, on observe une « *collaboration pour la compétition* ». Et Tomasello explique que, de façon générale chez ces animaux, le contexte de la coopération et de l'amitié est la compétition pour la dominance, la nourriture et les opportunités de s'accoupler. Et il ajoute : « Chez les grands singes, les modèles de réciprocité au niveau comportemental ne reposent pas sur quelque accord implicite ou contrat de réciprocité et encore moins sur quelque jugement d'équité mais uniquement sur de la sympathie, basée sur l'interdépendance et opérant dans les deux sens » (p. 25).

Chimpanzés et bonobos font aussi preuve de « *collaboration pour la nourriture* » : ils collaborent entre eux pour la chasse aux petits mammifères (p. 26). Mais il s'agit d'une sorte de « coordination individualiste » : chacun essaie de capturer la proie pour lui-même (p. 26). Pour autant, il faut bien noter que cette chasse n'est pas une question de survie pour le groupe. Le thème suivant est intitulé « *sympathie et aide* » (p. 28). Tomasello y explique que « lorsqu'on rassemble les études hormonales (basées sur l'ocytocine) pour les chimpanzés sauvages et les expériences [sur les chimpanzés en captivité] portant sur l'aide, on a apparemment de très bonnes preuves que les chimpanzés éprouvent de la sympathie envers ceux qu'ils aident. [...] Quand les coûts sont faibles et qu'il n'y a pas de compétition pour la nourriture, les grands singes aident les autres » (p. 31). D'autre part, il y a beaucoup de preuves d'une « *absence du sens de l'équité* » chez les grands singes, affirme l'auteur (pp. 32-34).

La troisième partie du chapitre 2 a pour titre : « Prosocialité axée sur la famille et sur les amis » (p. 34). Elle commence par un résumé : « Les grands singes, comme beaucoup d'autres espèces de primates, recourent à différentes formes d'interaction prosociales telles que le '*grooming*', le partage de nourriture (et parfois aussi l'aide), pour cultiver et maintenir leurs amitiés - au delà de la famille – dans la mesure où ces dernières peuvent leur fournir un support de coalition ou d'autres bénéfices. Les actes prosociaux dans de telles interactions amicales semblent

¹⁶ Cette réciprocité se définit, selon Tomasello, par le fait que des individus développent des émotions positives envers ceux qui aident ou qui partagent avec eux (p. 25).

motivés par l'émotion prosociale de sympathie [...] » (p. 34). Et se basant aussi sur ses études et publications, l'auteur dresse ensuite une synthèse des prérequis psychologiques de la moralité qu'il suppose être présents chez le dernier ancêtre commun, au niveau de la cognition, de la motivation sociale et de l'auto-régulation (pp. 35-36). Et il conclut : « Nous pouvons faire l'hypothèse que le dernier ancêtre commun aux hommes et aux grands singes étaient des créatures au moins prosociales¹⁷ envers leurs familles et leurs amis et agissaient dans un contexte de compétition intragroupe » (p. 38). Et il ajoute encore que les humains ont conservé cela et y ont superposé d'autres formes de moralité.

Le **troisième chapitre** est intitulé : « moralité à la seconde personne ».

Ce qui est appelé de la sorte par Tomasello est « une moralité dyadique d'interactions face à face entre les agents à la seconde personne, 'moi' et 'toi', (définis par une intentionnalité commune¹⁸) qui collaborent et se sentent responsables l'un de l'autre, en un 'nous' où ils sont conjointement engagés » (p. 41)¹⁹.

D'un point de vue évolutif, explique Tomasello, ce qu'il faut pour qu'émerge une telle intentionnalité commune ('nous'), c'est que la recherche de nourriture doive se faire obligatoirement sur base collaborative. Ceci n'est pas le cas chez les chimpanzés (et vraisemblablement chez l'ancêtre commun que les Hominines²⁰ partagent avec eux) : la chasse aux petits mammifères n'est qu'un appoint pour eux.

En revanche, quand la chasse va devenir vitale pour les Hominines, la « moralité à la seconde personne » va émerger, selon Tomasello, et cela uniquement dans le domaine de la collaboration cynégétique et pas dans les autres domaines de la vie.

Pour étayer ses hypothèses, Tomasello va continuellement se baser dans ce chapitre sur des résultats de recherches empiriques sur des enfants de moins de trois ans (car ils ne sont pas encore, à ces âges, imprégnés de conventions sociales et sont donc, selon l'auteur, à un stade de moralité essentiellement à la seconde personne). Ces résultats sont présentés comme étant des progrès par rapport à ce qui a pu être observé chez les grands singes. Ces observations sont synthétisées dans un cadre (pp. 76-77). Elles prouvent selon Tomasello que « les êtres humains sont biologiquement adaptés à la collaboration d'une façon qui les différencie des grands singes » (p. 77).

La première partie du chapitre 3 concerne les nouvelles formes de « collaboration et d'aide » et tente de répondre à la question : comment la prosocialité de l'ancêtre commun aux chimpanzés et aux Hominines à l'égard de la famille et des amis devint-elle la moralité propre aux premiers *Homo* ? La réponse de Tomasello à cette question implique plusieurs étapes (pp. 42-50).

La première étape est qualifiée d'« *auto-domestication* ». En effet, explique l'auteur, les primates ancêtres des hommes sont passés d'un modèle basé sur la dominance à un modèle avec moins d'agressivité et plus d'égalité, avec des couples durables et des pratiques collaboratives dans les soins à leurs progénitures (p. 42). Tomasello suggère que cet épisode succède rapidement à l'émergence du genre *Homo*, estimée à environ 2 millions d'années.

L'étape suivante du processus, intitulée « *survie obligatoirement collaborative* », est cruciale (p. 44). Elle a dû être le résultat d'un changement écologique. En effet, à cette époque, est marquée par un refroidissement et un assèchement qui ont eu pour effet l'extension

¹⁷ Est qualifié de 'prosocial' un comportement dicté par le souci de l'autre.

¹⁸ « *Joint intentionality* ».

¹⁹ Ces mécanismes sont illustrés par des vidéos accompagnant un exposé, réalisé par Tomasello en mai 2019 et disponible à l'adresse: <https://www.youtube.com/watch?v=BNbeleWvXyQ>.

²⁰ Ce terme n'est pas utilisé par Tomasello. Les Hominines constituent la sous-tribu comprenant les hommes actuels et tous leurs ascendants propres (c'est-à-dire qu'ils ne partagent pas avec les grands singes actuels).

d'environnements ouverts et la raréfaction des fruits. *Homo*, qui était essentiellement végétarien, est devenu d'abord charognard puis chasseur, pour assurer sa subsistance. Tomasello fait l'hypothèse que cette évolution devait être complètement réalisée, à tout le moins il y a 400.000 ans, à l'époque de *Homo heidelbergensis*²¹. La chasse devait être alors une question de vie ou de mort ! Et dès lors, selon l'auteur, la sélection sociale des bons collaborateurs à la chasse émerge progressivement : « seuls les individus qui collaborent bien peuvent se nourrir convenablement et donc transmettent leurs gènes de façon prolifique » (p. 45).

Le thème suivant abordé par Tomasello est la « *préoccupation du bien-être du partenaire* ». L'auteur commence par affirmer, sur base d'expériences, qu'il semble qu'il soit naturel, pour de très jeunes enfants humains, d'aider les autres (p. 47). Cette aide spontanée paraît être intrinsèquement motivée par des sentiments de sympathie. Et le psychologue poursuit par une revue de la littérature montrant que ce ne sont généralement pas les désirs personnels exprimés par ceux qui ont besoin d'aide que les enfants et les adultes essaient de contenter ; ce qu'ils recherchent c'est surtout le bien-être de ceux qu'ils aident (p. 48). Puis il en vient à suggérer que le tout premier pas sur le chemin de la moralité humaine moderne est l'extension de la sympathie au-delà de la famille et des amis qui conduit à une nouvelle empathie liée à la chasse et « dans laquelle l'individu s'identifie à *un autre* sur base du sens de l'équivalence » (p. 49). Les trois parties suivantes du chapitre concernent les trois mécanismes psychologiques qui émergent dans le cadre de la recherche obligatoirement collaborative de subsistance de ces Hominines : les processus cognitifs de l'intentionnalité commune, les processus d'interaction sociale de l'agentivité à la seconde personne²² et les processus d'autorégulation de l'engagement commun (pp. 50-77)²³.

La deuxième partie du chapitre trois a donc trait à l'intentionnalité commune (pp. 50-57). Trois thèmes y sont successivement abordés : la « *structure à deux niveaux de l'agentivité commune* », « *les idéaux du rôle de collaboration* » et l'« *équivalence entre soi-même et l'autre* ». Cette partie est résumée de la façon suivante par l'auteur lui-même : « Les premiers *Homo* créèrent, avec leurs dyades interagissant de façon collaborative, un nouvel ordre social existant à deux niveaux simultanément : un niveau était celui du 'nous', créé à partir de la reconnaissance mutuelle de l'interdépendance des partenaires (basée sur la confiance stratégique), qui pouvait agir comme un agent commun ; l'autre niveau étaient deux 'moi' constituant le 'nous' qui reconnaissaient mutuellement leur équivalence dans l'activité de collaboration [pour la chasse] en tant qu'agents contraints à se conformer à un idéal de leur rôle. L'« *agent commun* » ainsi constitué avait donc sa propre forme nouvelle de rationalité qui motivait chaque partenaire à s'entraider et à partager » (p. 57).

La troisième partie traite de l'« *agentivité à la seconde personne* » (pp. 57-63). Au sein d'une dyade donnée, celle-ci implique, d'une part, « *le choix du partenaire et le respect mutuel* » et, d'autre part, « *le contrôle du partenaire et le mérite mutuel* ». Par ailleurs, au sein du pool des partenaires potentiels, ce dont un individu a besoin c'est d'une « *identité collaborative* » : autrement dit, il doit d'être perçu par les autres comme un partenaire de collaboration compétent.

²¹ Je tiens à préciser que l'espèce *Homo heidelbergensis* est aussi appelée *Homo rhodesiensis* par Hublin (2011).

²² « *Second-personal agency* ».

²³ Ces mécanismes sont illustrés par des vidéos accompagnant un exposé, réalisé par Tomasello en mai 2019 et disponible à l'adresse: <https://www.youtube.com/watch?v=BNbeleWvXyQ>.

La quatrième partie a pour sujet « l'engagement commun »²⁴ (p. 64-75). Ce dernier est initié par un « *accord originel* » (offre explicite d'un individu à un autre que 'nous' faisons ensemble X et acceptation par l'autre) (pp. 65-67). Il implique la possibilité de « *protestation à la seconde personne* » du partenaire (qui aurait le sentiment de ne pas avoir été traité comme égal), la « *division équitable du butin* », la « *responsabilité et la culpabilité à la seconde personne* » (pp. 67-75).

Et la cinquième partie du chapitre est une remarque concernant « l'obligation originelle »²⁵ (pp. 78-84). En effet, quand les premiers humains ont créé une nouvelle structure sociale supra-individuelle, ils ont fait le premier pas dans l'histoire naturelle du contrat social. Tomasello synthétise les dimensions morales originelles de l'interaction sociale des premiers humains en trois formules :

- Toi > moi (moralité de sympathie – souci paternaliste du bien-être de l'autre)
- Toi = moi (moralité d'équité)
- Nous > moi (engagement commun) (p. 79).

Quant au **quatrième chapitre** il a pour sujet la « moralité objective ».

Cette dernière a pu émerger, selon Tomasello, peu de temps après l'émergence en Afrique de l'*Homo sapiens*²⁶. Elle se caractérise par le fait que l'interdépendance n'est plus réduite à la coopération dyadique et limitée à la chasse ; elle est étendue à tout le groupe culturel et à tous les domaines de la vie.

Tomasello précise son vocabulaire : il va désigner par le vocable 'hommes modernes' des représentants de l'espèce *Homo sapiens* d'avant la révolution néolithique (d'il y a environ 10.000 ans), réservant celui d'hommes contemporains aux autres qui profitaient de l'agriculture (p. 87). Et il ajoute que les hommes modernes considèrent que ceux qui ne font pas partie de leur groupe culturel sont des 'barbares' et pas réellement des humains.

La première partie du chapitre 4 a pour titre : « Culture et loyauté » (p. 88).

Tomasello y aborde d'abord le thème de « *la similarité et de l'identité du groupe* ». Il explique que lorsque les groupes humains commencent à croître et se répandre, peut-être vers -150.000 ou -100.000 ans, ils se divisent en tribus (p. 88). Ces tribus se regroupent dans certaines circonstances, en particulier lors de conflits survenant entre les groupes. Dans un tel contexte, la conformité au groupe devient nécessaire. Et précisément, fait remarquer l'auteur, les enfants humains sont manifestement plus motivés que les grands singes à se rendre conformes et ils copient les actions des autres précisément dans le but d'être comme eux (p. 89). Et Tomasello poursuit : « finalement, les individus humains modernes ont commencé à assimiler leur appartenance culturelle à leur identité culturelle. [...] Et ainsi, avec les hommes modernes, est née une seconde façon de former un 'nous'. Les hommes modernes ont éprouvé de la solidarité non seulement pour ceux avec lesquels ils collaboraient de façon interdépendante, comme les premiers hommes, mais aussi avec les membres de leur groupe qui leur ressemblent aux niveaux comportemental et physique » (p. 90). Et l'auteur remarque que ces deux types de solidarité ont déjà été reconnues par Durkheim.

Il évoque ensuite « *la loyauté et le favoritisme au sein du groupe* ». Il commence par rappeler que les cultures de l'homme moderne étaient caractérisées par un début de division du travail (pp. 90-91). Il souligne aussi que le favoritisme intra-groupe doublé d'un préjudice extra-

²⁴ « *Joint commitment* ».

²⁵ « *The original 'ought'* ».

²⁶ Dans ce livre publié en 2016, Tomasello estime cette date à -150 000 ans mais, depuis le mois de juin 2017, on sait que le moment de l'émergence de l'espèce *Homo sapiens* doit être reculé à -300 000 ans (Hublin *et al.* 2017).

groupe est l'un des phénomènes le mieux documenté de la psychologie sociale contemporaine (p. 91). Il ajoute que cette tendance de l'homme moderne à sélectivement aider les membres de leurs groupes et faire leur confiance a conduit certains théoriciens à considérer l'homophilie comme la base de la culture humaine.

La deuxième partie de ce chapitre concerne les processus cognitifs de « l'intentionnalité collective » (p. 92). Ceci implique tout d'abord une « *base culturelle commune* », autrement dit le partage de capacités, de connaissances et de croyances, ce qui conduit à des pratiques culturelles conventionnelles (pp. 93-94). Tomasello explique que « Les rôles dans les pratiques culturelles conventionnelles sont tout à fait '*indépendants des agents*' » étant donné qu'ils peuvent être joués par quiconque qui est au courant de la base culturelle commune (p. 95). Ceci signifie que la connaissance de certaines choses est, en fait, un élément faisant partie de l'identité culturelle²⁷. Et l'auteur ajoute que la conséquence de tout cela est que les hommes modernes ont acquis une perspective 'objective' des choses (p. 95).

Par ailleurs, il est advenu, en même temps, des « *façons conventionnellement bonnes et mauvaises de faire les choses* » (p. 96). Et vraisemblablement cela allait de pair avec l'apparition chez les hommes modernes de la pédagogie intentionnelle²⁸ (p. 97).

La troisième partie du chapitre se focalise sur « l'agentivité culturelle »²⁹. Il a pour premier thème les « *normes sociales* ». Tomasello souligne qu'elles sont des conventions et ont pour but la conformité (p. 99-100). Il ajoute que la dimension morale ne vient pas de normes en elles-mêmes mais de la moralité à la seconde personne (sympathie, équité) sous-jacente sur laquelle la norme est basée. Il note encore que les standards eux-mêmes sont « objectifs » car ils précisent comment les choses doivent être pour se conformer non pas au souhait des autres membres du groupe mais à la justice morale (p. 102). Le deuxième thème est celui des « *institutions culturelles* ». Ces dernières sont définies par Tomasello comme étant des « façons de faire les choses qui sont explicitement créées pour répondre à des buts collectifs du groupe et qui sont donc explicitement publiques » (p. 104). Typiquement, elles contiennent des normes qui créent de nouvelles réalités culturelles (par exemple, le statut de chef pour tel individu). Le troisième thème du chapitre a pour titre : « *agentivité culturelle et identité* ». Il y est écrit que les hommes modernes ont eu besoin de créer et de maintenir une identité « en tant qu'agents culturels compétents, c'est-à-dire de 'personnes', dans un groupe donné » en faisant les choses de façon conventionnelle, en collaborant exclusivement avec les membres du groupe en toutes choses (depuis la recherche de subsistance jusqu'à la défense du groupe), etc. (p. 107).

La quatrième partie du chapitre 4 concerne « l'auto-gouvernance morale ». Tomasello annonce qu'il y analyse comment « les engagements collectifs ont transformé le sens des responsabilités à la seconde personne des premiers hommes envers leurs partenaires en un sens plus large de l'obligation des hommes modernes envers les valeurs 'objectives' de leur groupe culturel » (p. 107). Le premier thème abordé s'intitule « *engagement collectif et culpabilité* » (pp. 108-111). L'auteur y explique que les hommes modernes ont créé un « nous » culturel, à savoir un engagement collectif à faire ce qui est juste. Cet engagement est créé (ou affirmé) et autorégulé par des agents culturels avec des identités culturelles. Tomasello ajoute (p. 109) : « Les agents culturels se sentent obligés envers leurs compatriotes de choisir les façons justes de faire les

²⁷ « Ceci était vrai, évidemment, pour les conventions linguistiques que les hommes modernes commencèrent à utiliser pour communiquer au sein (et seulement au sein) de leurs groupes. Les conventions linguistiques participent de cette base culturelle commune du groupe [...] » (p. 95).

²⁸ Tomasello explique que le prototype d'une telle pédagogie réside dans le fait qu'un adulte insiste pour qu'un enfant apprenne les informations culturelles importantes (p. 97).

²⁹ « *Cultural agency* ».

choses (c'est-à-dire de suivre les normes sociales) et de s'assurer que les autres le font aussi. L'internalisation du processus constitue l'auto-gouvernance morale reflétant la rationalité et la normativité culturelles du groupe. »

Le deuxième thème est « *l'identité morale* » (p. 111). Tomasello explique que « le cœur de cette identité consiste en un ensemble de quatre préoccupations :

- Celles du *moi* : mes motifs personnels pour m'aider à survivre et à me développer ;
- Celles du *toi* : exprimés en sympathie et aide aux autres et au groupe ;
- Celles de *l'équité*, pour lesquels les autres et soi-même sont considérés comme des individus également méritants ;
- Celles du *nous*, résultant à la fois du 'nous' dyadique, formé dans l'interaction face à face avec un agent à la seconde personne, et du 'nous' de groupe formé lorsqu'on en arrive à s'identifier avec son propre groupe » (p. 112 et fig. 4.2).

Le troisième thème s'intitule : « *Justice distributive* » (p. 115). L'auteur y mentionne le fait que, récemment, de nombreuses études ont montré des différences culturelles dans la façon dont les enfants (âgés de plus de trois ans) distribuent les ressources (p. 116). Cela s'explique, selon lui, par l'ontogenèse : alors que les enfants avant trois ans ont seulement une moralité naturelle, à la seconde personne, les enfants plus âgés, spécialement à l'âge scolaire, commencent à se soumettre aux normes sociales que leur culture a établies pour distribuer équitablement les ressources. Or ces normes varient selon les cultures. Et l'auteur ajoute : « même dans le domaine le plus fondamental de la justice distributive, comme dans tous les autres domaines sociaux, tout être humain fonctionnant normalement possède une moralité à la seconde personne universelle [et naturelle], et au dessus de celle-ci, une moralité culturelle de normes sociales » (p. 117).

Le dernier thème évoqué est « *la sélection culturelle de groupe* » (p. 118). L'auteur y développe le point de vue suivant : « Les cultures construisent, au sommet de la moralité individuelle naturelle, une moralité culturelle encourageant la conformité aux normes élaborées pour maintenir l'ordre social dans des conditions particulières de vie. Comme noté au chapitre 2, avec l'émergence de l'homme moderne – ou, peut-être, seulement plus tard, lorsque s'est produit un accroissement démographique entraînant la compétition entre les groupes – survint la naissance d'un nouveau processus dans lequel une telle variabilité culturelle joua un rôle clé. Ce processus nouveau était la sélection culturelle du groupe » : les membres d'une culture donnée sélectionnaient socialement les individus avec lesquels ils voulaient partager leur vie culturelle (pp. 118-119).

Avant de passer à la partie suivante, Tomasello nous livre un encadré intitulé : « La naissance de la moralité basée sur des normes chez les enfants en âge préscolaire » (p. 120). Il y explique que les enfants de trois à cinq ans ne sont pas encore des êtres totalement moraux mais que, contrairement au plus jeunes, ils commencent à acquérir une moralité axée sur le groupe. Et il affirme : « Ce fait est, à tout le moins, compatible avec l'hypothèse évolutive selon laquelle la moralité à la seconde personne des premiers hommes a été suivie d'une moralité plus axée sur le groupe et basée sur des normes » (p. 120). Ensuite, il fait un relevé détaillé des différents points observés de façon empirique à ce sujet sur les enfants en âge préscolaire et publiés dans la littérature (postérieure à 2011).

La cinquième partie du chapitre 4 se focalise sur « Le vrai et le faux originels »³⁰ (p. 121). Il aborde pour commencer la « *psychologie morale de l'homme moderne* » (p. 122). En effet, pour rappel, selon Tomasello, il y a eu, chez l'homme moderne, des transformations au niveau des quatre processus psychologiques les plus pertinents pour la moralité humaine (quoiqu'étant des

³⁰ « *The Original Right and Wrong* ».

adaptations à la coordination cognitive avec les autres³¹). Ces transformations, combinées à différentes sortes de motivation à coopérer, ont abouti à la création d'une nouvelle psychologie morale. Celle-ci incorporait les quatre éléments repris ci-dessous (pp. 122-125).

1. Loyauté. « Les membres d'une culture avaient, en effet, de la sympathie pour tous leurs compatriotes, dont ils étaient interdépendants, et pour le groupe comme tel. » Ils étaient donc loyaux envers le groupe. « Et cette loyauté était importante pour l'identité et l'acceptation du groupe et donc pour la survie » (p. 122).
2. Objectivation. Car la capacité des premiers hommes à changer de perspectives avec un partenaire s'est transformée en capacité des hommes modernes à adopter la perspective de tout être rationnel (indépendante donc de l'agent). Et les enfants ont été éduqués aux usages du groupe. Les coutumes conventionnelles du groupe ont donc été « objectivées en manières correctes de faire les choses » (p. 123).
3. Légitimation. Les idéaux comportementaux spécifiques à un rôle de premiers hommes ont été, pour les hommes modernes, élevés au rang de normes sociales qui étaient administrées par des tiers. La violation de ces normes morales pouvait être fatale car conduire à une exclusion du groupe. Elle était aussi légitimement punissable (p. 123-124).
4. Moralisation. « Les hommes modernes ont internalisé les processus autorégulateurs d'engagement collectif à des normes sociales [...] et ceci eut pour résultat un sens de l'obligation. » Ce sens et son utilisation par les individus a constitué une sorte d'auto-gouvernance morale (pp. 124-125).

« Dans un environnement d'interdépendance sociale, il est rationnel de coopérer : on doit investir dans les ressources sociales dont on dépend » écrit Tomasello (p. 125). Pour les hommes modernes ces ressources incluent les pratiques culturelles, les normes et les institutions. Et c'est ainsi qu'en fin de compte la rationalité des hommes modernes était culturelle.

Le second thème évoqué dans cette cinquième partie du chapitre 4 est intitulé : « *Moralités multiples* » (pp. 126-128). Le psychologue y souligne que « beaucoup de normes sociales considérées comme morales par ceux qui les respectent sont jugées immorales par les membres d'une autre culture » (p. 126). Il rappelle que les normes sociales ne sont pas morales par elles-mêmes : elles « ne créent pas la moralité mais seulement la collectivise et l'objective tandis que les institutions peuvent aller un pas plus loin en la sacralisant » (pp. 126-127). Et l'auteur conclut qu'il est « important de reconnaître la complexité et peut-être même les inévitables contradictions inhérentes à la moralité humaine » (p. 128).

Et ce chapitre s'achève par un épilogue ayant pour titre : « Après le jardin d'Eden » (pp. 129-134). Tomasello commence par y rappeler que « au sein des contraintes des trois morales humaines universelles [qu'il a décrites], les moralités culturelles spécifiques des groupes d'hommes modernes peuvent différer significativement les unes des autres. Cela signifie qu'une autre part importante du processus [d'évolution de la moralité] a été la sélection culturelle : les groupes culturels dont les conventions, les normes et les institutions étaient les plus coopératives et efficaces ont éliminé ou assimilé les autres groupes avec lesquels ils étaient en compétition. Particulièrement importants pour ce processus de sélection ont été les événements qui ont débuté il y a environ douze mille ans » (p. 129). L'auteur évoque ainsi, sans la nommer, l'émergence du Néolithique qui se caractérise par l'invention de l'agriculture (amenant des surplus de nourriture) et le début de la sédentarisation. Faisant un raccourci implicite de plusieurs milliers d'années, il évoque immédiatement l'émergence des cités dans lesquelles des individus de cultures différentes ont été amenés à vivre ensemble. Et il affirme : « La création d'arrangements en vue de la coopération dans ces nouvelles circonstances sociales

³¹ Voir plus loin.

a exigé de nouveaux dispositifs régulateurs au niveau supra-individuel. Les plus importants de ces dispositifs du point de vue de la moralité humaine ont été la **loi** et la **religion organisée** » (p. 129). Tomasello poursuit en évoquant tout d'abord la loi (pp. 130-131). Il s'appuie sur les études de Shapiro³² à ce sujet. Ce dernier affirme en effet que « la principale fonction du système de lois mis au point par les hommes n'est pas de cadrer des lâches tricheurs mais bien de **coordonner les activités d'individus bien intentionnés qui vivent au sein de grands groupes culturels**, dans lesquels les poursuites de but par un individu peuvent, malencontreusement et de mille façons, compromettre celles d'un autre ». Et Shapiro poursuit, selon Tomasello en suggérant que « ce qui est nécessaire ce n'est pas juste un planning social mais un plan de planning social » (p. 130). Et Tomasello cite alors Shapiro : « La loi a pour but de compenser les déficiences des formes non-légales de planification en planifiant de façon 'juste' c'est-à-dire en appliquant des plans influencés par la morale de manière moralement légitime » (p. 131). Tomasello en arrive alors tout naturellement à parler de la religion en faisant remarquer qu'une « façon dont les chefs, au cours de l'histoire, ont cherché à se légitimer eux-mêmes ainsi que leurs lois, d'un point de vue moral, est de proclamer qu'ils avaient été oints, de façon surnaturelle, par une déité » (p. 131). Et il ajoute : « Les origines des attitudes religieuses sont en général inconnues mais un paramètre-clé pourrait en être la façon de penser indépendante des agents et axée sur le groupe qui caractérise les hommes modernes, en particulier lorsqu'est apparue une dimension historique, incluant les ancêtres et les traditions anciennes. [...] Les religions organisées **qui ont émergé en association avec les premières grandes sociétés** sont survenues donc **comme moyens sociaux encore supplémentaires, s'ajoutant encore aux moyens légaux, pour encourager la coopération** » (p. 131).

Et l'auteur de poursuivre en soulignant évidemment que les « croyances partagées en des entités et forces spirituelles – accompagnées par un sentiment de vénération – fournissent un terreau culturel commun supplémentaire, créant un lien intra-groupe encore plus étroit. [...] C'est ainsi que les gens d'une même religion deviennent encore plus interdépendants les uns des autres » (p. 132). Il note que ce fait a déjà été noté, récemment, par plusieurs scientifiques mais aussi, jadis, par Durkheim. Ce dernier a insisté sur le caractère unique du rôle de la religion dans la coopération et la moralité des hommes.

Tomasello conclut son épilogue par ce commentaire : « Et c'est ainsi que les hommes contemporains devinrent légalement et religieusement moraux en plus d'être déjà naturellement et culturellement moraux » (p. 133).

Le **cinquième chapitre** a pour titre : « La moralité humaine vue comme plus de coopération³³ » Tomasello commence par y justifier l'importance qu'il accorde au concept d'interaction dyadique : il souligne que ce type d'interaction offre des caractéristiques uniques, telles que le contact des yeux, la direction de la voix et les ajustements posturaux pendant la communication (pp. 135-136). Il note aussi que les formes les plus fondamentales d'interactions sociales humaines sont dyadiques : l'amitié, l'amour romantique et la conversation. Et pour justifier son affirmation que les hommes modernes se caractérisent par une psychologie morale nouvelle dictée par un groupe, il souligne que les recherches en psychologie sociale ont clairement montré que les humains agissent selon une très forte orientation intra/extra-groupe et que le sens individuel de l'identité est plus influencé par un groupe important que par des relations dyadiques plus éphémères (p. 136). Ainsi donc l'auteur propose une histoire naturelle de la moralité humaine en deux étapes reflétant « deux formes fondamentales et distinctes de l'engagement social : à la seconde personne et dicté par le groupe » (p. 136).

³² Shapiro 2011.

³³ « *Cooperation-plus* ».

Il y passe ensuite en revue, dans une première partie, la littérature des « théories de l'évolution de la moralité » : que ce soit l'éthique évolutive, la psychologie morale ou encore la coévolution des gènes et de la culture³⁴ (pp. 137-143). Il souligne que ces trois courants n'apportent que des explications fragmentaires et insuffisantes, raison pour laquelle lui-même propose une approche plus complète. Cette dernière comporte trois éléments essentiels :

1. Son hypothèse qu'il y a deux étapes nécessaires à l'évolution de la moralité humaine ;
2. Son hypothèse de changements au niveau de la socio-écologie humaine qui en fournissent le contexte ;
3. Sa caractérisation de la psychologie morale humaine comme constituant le mode 'coopérativement' rationnel pour les individus de se traiter mutuellement dans ces nouveaux contextes sociaux (pp. 142-143).

« Tout ceci est basé fortement sur des concepts issus de la philosophie morale et de la théorie sociale » souligne Tomasello, qui y voit la caractéristique peut-être la plus remarquable de sa vision évolutive (p. 143).

La deuxième partie du chapitre 5 a pour thème : « Intentionnalité partagée et moralité » (pp. 143-154). L'affirmation suivante peut y être relevée : « Le concept théorique le plus fondamental est évidemment celui d'interdépendance. Nous avons prétendu que, alors que le concept de réciprocité peut être approprié pour décrire certains comportements en termes d'une analyse de coût-bénéfice, il n'aide pas beaucoup pour expliquer la psychologie de la morale humaine. [...] Il est beaucoup plus efficace, avons-nous affirmé, de se focaliser sur les dépendances parmi les acteurs impliqués et, au moins pour les buts actuels, sur la façon dont les acteurs comprennent ces dépendances. Le concept de dépendance est celui normalement utilisé par les biologistes de l'évolution pour conceptualiser les interactions entre différentes espèces en terme de différents types de symbioses [...] et la notion d'interdépendance adopte simplement cette façon de conceptualiser les choses pour des individus d'une même espèce au sein d'un groupe social » (p. 147). Ainsi donc, la conceptualisation de la dépendance fournit le cadre permettant d'expliquer l'origine évolutive de la psychologie morale humaine. Et cela de deux façons, explique Tomasello, tout en mettant en garde contre la confusion des niveaux psychologique³⁵ et évolutif³⁶ (p. 149).

1. « Le recours au concept de dépendance rend les individus (directement) soucieux du bien être des autres » (p. 147). Il convient de distinguer ici deux types de comportements : les comportements qualifiés de '*stratégiques-adaptatifs*' : si les individus comprennent raisonnablement la logique de l'interdépendance et donc aident les autres par stratégie ; ceux appelés '*moraux-adaptatifs*' : si les individus, comme cela a été prouvé chez les jeunes enfants, aident les autres par pure sympathie, sans se rendre compte qu'ils en bénéficient eux-mêmes au niveau évolutif.

2. L'interdépendance aide aussi (indirectement) à expliquer les origines de la psychologie morale humaine sur base « de l'évaluation rationnelle de la réalité des choses » (p. 150). Selon Tomasello, le point de départ est que les premiers hommes ont développé un nouvel ensemble de capacités cognitives pour coordonner leurs activités (d'abord collaboratives puis culturelles) : l'intentionnalité partagée (p. 150). Et il poursuit : « Le fait est que les capacités cognitives de l'intentionnalité partagée (en ce compris la communication coopérative) sont des adaptations permettant aux individus de mieux coordonner leurs activités collaboratives et culturelles (Tomasello 2014). Ces capacités ne concernent pas directement la moralité ; plutôt elles structurent la façon dont les individus comprennent leurs interactions collaboratives et ceux qui y participent. Notre argument est que, comme les premiers individus humains

³⁴ « *Gene-culture coevolution* »

³⁵ A ce niveau, pourra être utilisé le qualificatif de 'stratégique' ou celui de 'moral'.

³⁶ A ce niveau, pourra être utilisé le qualificatif d' 'adaptatif' ou celui de 'structurel'.

interagissaient entre eux dans le contexte de choix du partenaire, ils ont été, à un moment donné, équipés de la compréhension nouvelle de l'équivalence entre soi-même et l'autre et que ceci a amené quelque chose de radicalement neuf dans le monde naturel. [...] Le respect commence à concerner, non pas le pouvoir, mais quelque chose comme le 'mérite' : si nous sommes équivalents dans le processus collaboratif, alors nous méritons un traitement égal » (p. 150). Et l'auteur d'ajouter : « Nous pouvons qualifier de '*moral-structurel*' la création d'agents à la seconde personne également méritants. Le terme *structurel* indique que, au niveau évolutif, cette dimension de la moralité humaine n'a pas été sélectionnée à l'origine pour servir cette fonction » mais dans un but de pure coopération (p. 151). « Nous pouvons aussi qualifier de '*moral-structurel*' l'origine évolutive du sens humain » de la responsabilité, l'obligation, la légitimité (p. 151). « Cette manière de penser et d'agir constitue donc une nouvelle forme de rationalité coopérative » (p. 152).

Et Tomasello de conclure : « Une importante implication de cette façon de voir les choses est que la moralité n'est pas un domaine d'activité avec une histoire évolutive isolée [...] : c'est le résultat complexe de beaucoup de processus différents dont chacun a sa propre histoire évolutive. La '*moralité humaine*' est la façon dont les humains en sont arrivés à interagir les uns avec les autres, dans le contexte de certaines conceptions du fonctionnement du monde, en ce compris de l'agentivité plurielle » (p. 152).

Dans la troisième et dernière partie du chapitre 5, Tomasello s'intéresse au « rôle de l'ontogenèse » (pp. 154-157). Il note que les « enfants d'un à trois ans agissent envers les autres, au moins parfois avec sympathie et un sens de l'équité. Ils possèdent une moralité à la seconde personne naturelle qui émerge lorsqu'ils interagissent les uns avec les autres dans les trois premières années de leur vie » (p. 155). Et l'auteur précise que, selon Piaget et lui-même, « obéir à une autorité est une chose mais avoir le souci des autres et apprendre à les traiter avec respect et équité en est une autre et ceci ne peut s'acquérir qu'à partir d'interactions avec des pairs » (p.156). Et il conclut : « La moralité est la façon dont nous solutionnons les relations humaines par des moyens *autres* que le pouvoir et l'autorité et, bien que nous puissions recevoir quelques conseils des générations précédentes, c'est nous qui devons finalement négocier nos propres relations morales » (p. 157).

Dans son **dernier chapitre**, Tomasello exprime sa conclusion.

Il écrit ceci : « Très souvent dans les sciences sociales, l'individu humain est présenté comme *Homo economicus*, recherchant exclusivement la possibilité de gain personnel concret » (p. 158). Il concède : « Nous pouvons affirmer que les grands singes agissent souvent, peut-être très souvent, en fonction de leur intérêt personnel » (p. 158). Et il poursuit : « Evidemment les humains aussi ont la capacité d'agir par intérêt et très souvent le font » (p. 159). Mais il souligne que lui-même et d'autres scientifiques ont apporté des preuves qui suggèrent que l'homme est « authentiquement concerné par le bien-être des autres, sans calcul stratégique » (p. 159). Son explication est que « les individus humains reconnaissent leur interdépendance mutuelle et ses implications pour leur prise de décision sociale. Ils sont devenus '*coopérativement*' rationnels en ce sens qu'ils prennent en compte dans leur prise de décision que :

- 1) aider ses partenaires et ses compatriotes est un comportement juste,
- 2) les autres sont aussi réels et méritants qu'eux-mêmes (et cette même reconnaissance peut être attendue en retour) et
- 3) le « nous » créé par un engagement social rend légitimes les décisions pour soi-même et les autres, ce qui crée des obligations légitimes chez les personnes ayant des identités morales dans des communautés morales » (p. 160).

A ceux qui trouvent sa vision trop rose, l'auteur rétorque notamment que l'histoire montre que les guerres et les violences sont en diminution. Tomasello fait encore deux remarques (p. 162). La première est que les sociétés de chasseurs-cueilleurs étaient très égalitaires et respectaient chaque membre de leur groupe culturel. La seconde est que la justification de ceux qui traitent les autres de façon inhumaine est « conceptuelle : ils les considèrent comme n'étant pas vraiment des humains » (p. 162).

« Les êtres humains sont naturellement enclins à avoir de la sympathie et à être équitables envers les autres même s'ils sont parfois égoïstes » répète encore Tomasello (p. 162). Et il termine son ouvrage avec la phrase suivante : « la moralité semble être, d'une certaine façon, bonne pour notre espèce, notre culture et nous-mêmes – du moins jusqu'à présent » (p. 163).

Après avoir tenté ci-dessus de cerner la pensée de Tomasello, je voudrais maintenant proposer quelques réflexions personnelles.

Pour commencer, je voudrais noter quelques points négatifs. Je regrette tout d'abord l'absence d'un glossaire : un tel outil faciliterait grandement, me semble-t-il, la lecture. J'aurais, par exemple, été heureuse d'y trouver immédiatement la définition par Tomasello du concept de moralité (plutôt que d'attendre la fin du texte pour la découvrir). Mais la définition que donne finalement l'auteur me paraît laisser subsister des ambiguïtés : en effet, d'une part, Tomasello affirme à plusieurs reprises (par ex. dans son schéma 5.1 et surtout p. 6) que l'homme est probablement le seul primate moral³⁷ et, d'autre part, il utilise dans son introduction (p. 6) le vocable 'moralité' pour désigner la première forme de collaboration par sympathie, vraisemblablement héritée d'un ancêtre commun et commune aux grands singes et aux hommes actuels.

Je m'étonne aussi que Tomasello n'exploite que très peu le concept biologique de 'genre'³⁸ et se focalise sur celui d'espèce. Je note, par ailleurs, qu'il n'évoque pas les trois espèces (*Homo neandertalensis*, *Homo denisoviensis* et *Homo floresiensis*) qui, semble-t-il, se partageaient la terre avec celle de l'*Homo sapiens*, il y a encore 60.000 ans. De plus, il affirme, à plusieurs reprises, que la moralité (dont le premier stade apparaît, selon lui, il y a plus de 400.000 ans à l'époque de l'espèce *Homo heidelbergensis*) est le propre de « l'espèce humaine ». Ne serait-il pas zoologiquement plus rigoureux de dire que la moralité est le propre de certaines espèces 'récentes' du genre *Homo*, en particulier d'*Homo sapiens* ?

Ensuite, j'avoue percevoir comme théorique le concept de 'dyade pour la chasse' auquel fait appel l'auteur à propos de la moralité à la seconde personne. Ne s'agit-il pas là en effet d'une hypothèse qui est hautement spéculative ? N'était-il pas plus efficace, pour tuer du gros gibier, de former une triade, voire même de former un groupe plus nombreux ?

Enfin, je remarque que les nouvelles données paléo-anthropologiques, postérieures à la date de publication de l'ouvrage, devraient probablement inciter Tomasello à modifier sa chronologie pour une édition ultérieure de son livre : il n'est pas anodin que l'estimation du moment de l'émergence de l'origine de l'*Homo sapiens* soit, en 2017³⁹, passée de 150.000 (ou 200.000) ans à 300.000 ans !

Par ailleurs, je vais me permettre de confronter l'ouvrage de Tomasello à la littérature touchant à l'histoire de la moralité.

³⁷ Peut-être sous-entend-t-il que l'homme est le seul à avoir une moralité *d'équité*.

³⁸ Le 'genre' regroupe des espèces apparentées qui « occupent une seule 'zone adaptative' » (Wood & Collard, 1999), c'est-à-dire qui vivent de la même façon.

³⁹ Voir Hublin J.-J. *et al.* 2017.

Tout d'abord, je ne peux passer sous silence le fait que la méthodologie de Tomasello recourant à la comparaison des singes et des humains au niveau de la cognition soit critiquée par certains spécialistes du comportement des chimpanzés. En particulier F. de Waal écrit : « La science évalue la cognition des enfants et des grands singes d'une façon qui, à première vue semble similaire. Mais les enfants ne sont pas en cage, on leur parle et ils sont souvent assis sur les genoux de leurs parents. Tout cela les aide à entrer en relation avec l'expérimentateur et à capter des indices non intentionnels. Cela dit la différence majeure est claire : seuls les grands singes font face à un membre d'une autre espèce. Puisque ces comparaisons désavantagent considérablement une catégorie de sujets, elles ne sont pas concluantes » (2016, p. 190).

Ensuite, je voudrais questionner certaines perspectives données ici par Tomasello à partir d'informations publiées en fin 2017 au sujet des bonobos. Ainsi, Tan & Hare signalent que, contrairement aux chimpanzés, les bonobos placent « les membres immigrants au centre de la coopération » (p. 140). Comme les humains ajoutent-ils, les bonobos peuvent donc être altruistes envers des étrangers. Il faut noter que cette forme de coopération n'est pas prise en compte par Tomasello. Hare & Woods, par ailleurs, apportent une confirmation empirique et quantitative de l'hypothèse d'auto-domestication des bonobos. Selon cette dernière, la sélection naturelle, chez les bonobos et non chez les chimpanzés, de la pro-socialité (probablement dans un environnement incitant peu à la compétition) a entraîné une modification de leur *timing* de développement (impliquant un processus de juvénalisation), qui lui-même a provoqué une évolution de leur cognition. Et ces mêmes auteurs font remarquer que l'hypothèse d'auto-domestication est aussi utilisée pour expliquer « l'évolution de la coopération et de la communication humaines comme résultat de la sélection contre l'agressivité intra-groupe » (p. 227). Cette dernière remarque me paraît en contradiction avec l'hypothèse formulée par Tomasello selon laquelle cet épisode d'auto-domestication succède rapidement à l'émergence du genre *Homo*, estimée à environ 2 millions d'années.

Je voudrais encore mentionner que la vision de Tomasello sur l'origine de la moralité peut être doublement complétée par une vision plus englobante encore : celle d'Antonio Damasio (2017). Ce dernier se focalise, en effet, sur l'importance des sentiments (c'est-à-dire des perceptions des émotions) dans le développement de tous les domaines de la culture humaine (en ce compris la moralité). Il écrit : « L'essor de l'intelligence et du langage humains et l'exceptionnel degré de socialisation des individus sont les grandes vedettes du développement culturel. [...] Les pratiques culturelles dépendent de phénomènes sociaux dans lesquels excellent les humains adultes : la façon dont deux personnes sont unies par la contemplation d'un objet par exemple, ou *par l'intention qu'elles nourrissent envers cet objet*⁴⁰. Cette conception d'une culture purement intellectuelle me semble toutefois quelque peu limitée. [...] Selon l'hypothèse alternative que je suis en train d'esquisser, l'exceptionnel intellect humain – qu'il soit individuel ou social – n'aurait jamais été amené à inventer les pratiques et les instruments culturels sans avoir été puissamment motivé par les sentiments » (pp. 27-28). Par ailleurs, Damasio enracine la moralité dans les premières manifestations de la vie, à savoir les bactéries. Il explique que la science vient récemment de montrer que ces dernières « snobent les traîtresses non coopératives » (p. 34). Et il ajoute : « dans leur volonté non réfléchie de survivre, elles cherchent la compagnie d'alliées partageant leur but » (p. 35).

Quant à la thèse de Tomasello sur l'évolution de la moralité humaine, après son émergence, elle peut avec grand profit être prolongée par la réflexion suivante de de Waal relative à l'universalisation de la morale : « bien qu'il soit pratiquement sûr que l'évolution ait créé la morale pour des raisons internes au groupe, sans grand souci de l'humanité en général, cette situation n'est pas incontournable. Aujourd'hui nous tentons désespérément de dépasser « l'esprit de clocher » moral et d'appliquer ce que nous avons appris de la dignité humaine au

⁴⁰ Damasio me semble égratigner ici explicitement Tomasello.

monde entier, y compris aux étrangers et même aux ennemis. [...] Plus nous étendons le champ de la morale plus nous devons nous fier à notre intellect, pour une raison simple : bien que je croie la morale fermement ancrée dans nos émotions, la biologie ne nous a guère préparés à des droits et des obligations à l'échelle du monde moderne. Nous avons évolué en animaux sociaux, pas en citoyens du monde. Nous n'en sommes pas moins en train de réfléchir, par exemple aux droits humains universels, et il n'y a aucune raison de regarder l'éthique naturalisée que préconise ce livre comme une prison dont nous ne pourrions nous échapper. Cette éthique explique comment nous sommes arrivés où nous en sommes, mais nous avons une longue histoire d'édification de nouvelles structures sur de vieux fondements » (pp. 320-321).

Je voudrais finalement souligner des convergences que j'ai pu constater entre cet ouvrage et deux autres livres récents, non centrés sur la moralité mais liés à l'anthropologie. D'une part, je suis frappée du fait que le concept d'interdépendance des hommes, si important dans la pensée de Tomasello, puisque c'est son hypothèse de base et la charnière de ses raisonnements, est aussi invoqué dans le livre posthume de l'ethnologue Alain Testart⁴¹. Dans 'Art et religion de Chauvet à Lascaux', on peut lire, en effet, à propos des populations paléolithiques européennes que Testart interprète comme étant totémiques, l'affirmation suivante : « les espèces totémiques ne sont en fin de compte que des supports au moyen desquels les clans [c'est-à-dire les sous-groupes d'un groupe culturel donné] signifient leurs liens et leurs dépendances » (p. 304).

Et d'autre part, je note aussi que le parallélisme pointé par Tomasello entre ontogenèse et évolution de l'espèce⁴² se retrouve dans la compilation sur l'origine des représentations⁴³ réalisée par des psychanalystes et des préhistoriens, sous la direction de François Sacco & Eric Robert. On peut, en effet, y lire sous la plume de la psychanalyste Marie-Lise Roux : « *L'Homo sapiens* des tout débuts de son existence ne peut pas être ce 'primitif' que l'on croit trop souvent, mais a quelque chose à nous apprendre sur nous-mêmes, en ce sens que son histoire individuelle peut nous renseigner sur notre propre développement » (pp. 105-106).

Et pour conclure, je propose les commentaires suivants. Ce livre, solidement *étayé par de nombreuses observations empiriques*, apporte certainement une réponse nouvelle à la question de l'origine de la moralité humaine. Cette réponse est de nature à compléter, voire modifier, l'image que les scientifiques dressent généralement aujourd'hui du « propre de l'espèce *Homo sapiens* » et de la rationalité humaine. L'ouvrage de Tomasello me paraît donc incontournable. D'autre part, il s'attaque à un sujet qui se révèle être comme un noeud important d'un réseau d'éléments divers interconnectés : dès lors, il est digne, me semble-t-il, de susciter l'intérêt et la réflexion de spécialistes de nombreuses disciplines notamment : l'anthropologie, la sociologie, la psychologie, l'économie, la philosophie, le droit et l'histoire des religions. Et par là même, il incite à des études *interdisciplinaires*.

Bibliographie

- Damasio A., novembre 2017, *L'ordre étrange des choses - La vie, les sentiments et la fabrique de la culture*, éd. Odile Jacob.

⁴¹ Testart 2016. Dans ce livre, l'auteur donne une interprétation nouvelle à l'art pariétal paléolithique européen : « cet art, en représentant les animaux, parle des hommes » (p. 108). Et il ajoute qu'il est « probable que les catégories dans lesquelles sont rangés les hommes sont des catégories sociales » et que l'on peut donc qualifier de 'totémique' la vision du monde qui s'exprime dans l'art pariétal (p. 109).

⁴² Ce parallélisme rejoint évidemment la 'théorie de la récapitulation' de la phylogenèse par l'ontogenèse, formulée par Haeckel dès 1866.

⁴³ Sacco & Robert 2016.

- de Waal F. 2015, *Le bonobo, Dieu et nous. A la recherche de l'humanisme chez les primates*, Ed. Babel.
- de Waal F. 2016, *Sommes-nous trop bêtes pour comprendre l'intelligence des animaux?* Editions « Les Liens qui libèrent », « Babel », 408 p.
- Hare B. & Yamamoto S. (ed.) 2017, *Bonobos – Unique in Mind, Brain and Behavior*, Oxford University Press.
- Hare B. & Woods V. 2017, Cognitive comparisons of genus *Pan* support self-domestication, in Hare B. & Yamamoto S. (ed.) 2017, pp. 214-232.
- Hublin J.-J. édition revue 2011, *Quand d'autres hommes peuplaient la terre – Nouveaux regards sur nos origines*, Champs Sciences.
- Hublin J.-J. et al. 2017, New fossils from Jebel Irhoud, Morocco and the pan-African origin of *Homo sapiens*, *Nature* 546, 289–292. <https://www.nature.com/nature/journal/v546/n7657/pdf/nature22336>
- Plateau S. 2006 (2009 en ligne), M. Tomasello. Aux origines de la cognition humaine, *L'orientation scolaire et professionnelle*, 35/4 ; <https://osp.revues.org/1232>.
- Roux M. L. 2016, Le corps humain dans les grottes, in Sacco F. & Robert E. 2016 (sous la direction de), pp. 103-108.
- Sacco F. & Robert E. 2016 (sous la direction de), *L'origine des représentations – Regards croisés sur l'art préhistorique*, Ithaque.
- Shapiro S. 2011, *Legality*, Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Tan J. & Hare B. 2017, Prosociality among non-kin in bonobos and chimpanzees compared ? in Hare B. & Yamamoto S. (ed.) 2017, pp. 140-154.
- Testart A. 2016, *Art et religion de Chauvet à Lascaux*, Editions Gallimard - Bibliothèque illustrée des histoires.
- Tomasello M. 2014, *A Natural History of Human Thinking*, Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Tomasello M. 2016, *A Natural History of Human Morality*, Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Wood B. & Collard M., 1999, The Human Genus, *Science*, 284: 65-71.